



ARTY
STREET
SHOW

LA GALERIE JBC1

1, RUE J-B CLÉMENT
93400 SAINT-OUEN
GARIBALDI (M) 13

CONTACT: NIKKI RACT
TEL: 06.62.46.06.41
nikki.ract@arty-show.net

TRAVERSÉE D'ART

MANIFESTATION CULTURELLE
DE LA VILLE DE SAINT-OUEN
du 9 MAI au 13 MAI

EXPOSITION

VENDREDI 11 MAI
>>>>> fin JUIN



Arty Show

ARTY
STREET
SHOW

LA GALERIE JBC1

1, RUE J-B CLÉMENT
93400 SAINT-OUEN
GARIBALDI M 13

ARTISTES

NIKLOS BASCOP
LOUISA BURNETT-HALL
HENRI CHOIMET
DOMINIQUE DUBOIS
ASSUNTA GENOVESIO
REGINA GIMENEZ
THEO GOSSELIN
YUGO JEBERG
MIKAËL KERBOAS
JULIETTE LANOS
QUENTIN MORAIN
JULIEN RAVOUX
ANDRÉA SZATMARY
DAMIEN VALERO
MARTIAL VERDIER

Préface

Le paysage comme « morceau » du monde.

L'art et la ville se proposent comme des processus avant de se présenter comme des objets, les recherches historiques de Georges DUBY l'ont conduit à penser que « la ville fut constamment la matrice féconde de l'œuvre d'art ».

La notion de paysage telle qu'elle apparaît en Occident au XVème siècle est une conceptualisation de l'espace qui présente quelques similitudes avec celle apparue 1 500 ans plus tôt en Extrême-Orient.

Aujourd'hui la notion de paysage s'est étendue au paysage urbain par retournement du regard. Toutefois, « Le paysage est affaire d'appréhension des sens, mais il est aussi construction selon des ensembles de croyances, de convictions scientifiques, et de codes esthétiques, sans oublier les visées d'aménagement. »

Si le terme pays désigne un espace dans lequel tout le corps se sent bien paysage est avant tout un état d'âme déterminé par le regard. Quand nous considérons ce que nous appelons paysage, nous nous sentons, tout à la fois, face à un espace et en dehors de lui.

Le paysage tient à sa perception car il ressort du phénomène psychophysiologique qui relie l'individu au monde. En considérant le sens le plus courant du mot paysage fourni par Le Robert, « partie d'un pays que la nature présente à l'œil qui la regarde » on peut constater que les éléments constitutifs de cette définition donnent un caractère subjectif à un tel espace : « Le regard et le paysage restent collés l'un à l'autre, aucun tressaillement ne les dissocie. Le regard dans son déplacement illusoire, emporte avec lui le paysage et le glissement du paysage n'est au fond rien d'autre que sa fixité au bout d'un regard que l'on croit en mouvement. »

Préface

La condition d'existence d'un paysage suppose donc cette présence active d'un sujet qui regarde en délimitant l'étendue de son champ visuel pour y constituer un ensemble signifiant. Nous avons là un rapport entre paysage perçu et sujet percevant. Le paysage se confond avec le champ visuel de celui qui regarde et, en tant qu'espace subjectivement délimité, rend au sujet la conscience d'être au monde. Dans ce rapport, il n'y a pas proprement une condition d'extériorité du sujet car le paysage en tant que concept spatial est construit uniquement par l'observation du sujet qui, à son tour, se trouve englobé par cet espace.

Le caractère essentiel du paysage n'est pas seulement dans le regard porté sur l'étendue spatiale, mais dans l'ensemble d'éléments qui sont formés par le rapport entre le regard et les autres sens. Le paysage est une construction mentale qui se réalise à partir de présupposés culturels de l'observateur, ouvrant l'espace au corps et à ses possibilités d'y trouver des significations. Le reflet de ces significations fait du paysage un miroir de l'affectivité du sujet percevant en résonance avec tous les registres de l'expérience humaine.

Le paysage est plutôt une abstraction spatiale qu'une réalité physique. Sa formation exige un point de vue intellectuel, culturel et imaginaire qui fait de l'individu un voyeur placé au centre du monde. Cet espace est délimité par le « cadrage » perceptif qui transforme le monde en une image ouverte à l'interprétation. Cette délimitation et ce point de vue préparent le paysage à devenir un objet esthétique, un tableau apprécié en termes de beauté ou de laideur.

Le paysage est inventé par sa description, son dessin, sa peinture, sa photographie, enfin une image capable de traduire, en tant qu'idée, l'espace observé. Cet « espace plastique » est perçu selon des notions culturelles variables dans le temps et dans l'espace, déterminant une dynamique à ses critères de représentation. Le paysage ne prend existence qu'à travers ses représentations qui soumettent l'espace à des points de vue et à des codes, afin de bien le maîtriser.

Préface

La notion de paysage n'apparaît dans la culture occidentale que vers le milieu du XV^{ème} siècle, c'est-à-dire au début des temps modernes. Elle est liée au changement de regard porté sur le monde. Le mot paysage apparaît pour la première fois en Occident aux Pays-Bas – landschap – pour exprimer l'idée de l'ensemble des éléments d'un pays appréhendé par le regard. Cependant le mot n'avait pas un rapport explicite avec le lieu physique, mais il était la désignation des tableaux, les premières images qui montraient « un bout de pays » apprécié par les gens cultivés du Nord de l'Europe, région qui était déjà bien urbanisée à cette époque.

Par le tableau, la nature ou la ville se rend visible et lisible. La mise en scène de l'espace à travers le cadre favorise la perception esthétique et unitaire d'une portion du pays observé.

La peinture de paysage proprement dite a surgi de la présentation des éléments de la nature qui auparavant ont été soumis à la scène biblique comme signes distribués et ordonnés dans l'espace sacré et qui ont acquis la signification de ses propres formes comme des unités indépendantes, contribuant ainsi à la structure de l'œuvre comme représentation objective des choses présentées telles qu'elles étaient dans l'espace.

L'avènement du dédoublement de la notion de cadre dans l'espace pictural semble avoir été décisif quant à la naissance du paysage. La notion d'un en-dehors vu à travers l'apparition de la fenêtre à l'intérieur du tableau s'ouvrant sur un espace extérieur, mettrait alors l'observateur dans une position analytique de sujet hors de la représentation de l'objet. Ainsi le paysage s'instituerait fondamentalement comme forme symbolique de l'émergence du monde moderne.

Préface

« La fenêtre est en effet ce cadre qui, l'isolant, l'enchâssant dans le tableau, institue le pays en paysage. Une telle soustraction –extraire le monde profane de la scène sacrée – est, en réalité, une addition : le âge s'ajoute au pays... le paysage peut s'y organiser librement, indifférent qu'il est aux personnages qui occupent le premier plan... Il suffira de la dilater aux dimensions du tableau, où elle s'insère encore, telle une miniature, pour obtenir le paysage occidental. »

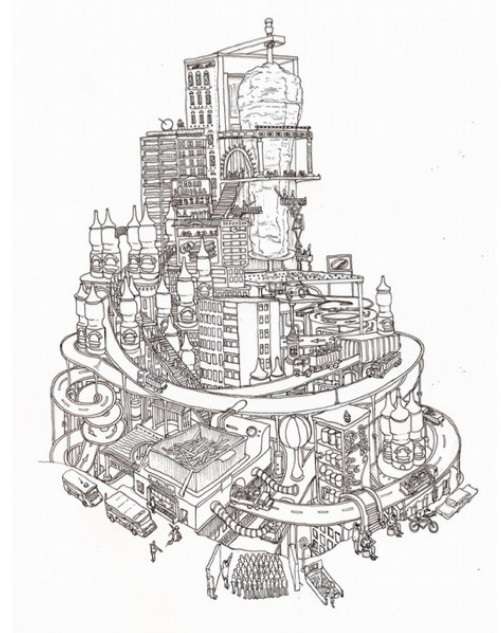
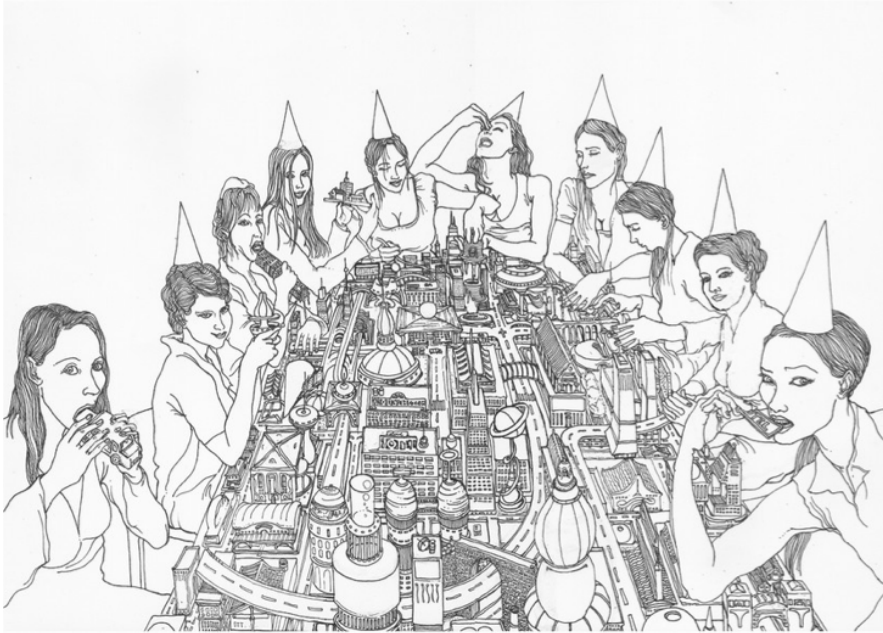
Par la diversité des genres disciplinaires et des techniques par lesquels ils les mettent en œuvre, qu'ils soient conventionnels, comme la peinture la sculpture ou le dessin ou plus actuels, comme la photographie ou l'installation, qu'ils privilégient, les artistes, rassemblés par la Galerie JBC1 lors de l'exposition Arty Street Show organisée dans le cadre de la manifestation Traversé d'art où la Ville de Saint-Ouen présente les mutations urbaines qui portent la ville et ses paysages vers de nouvelles pratiques urbaines et de nouveaux regards, nous donnent à voir des morceaux de pays, des morceaux de ville, des morceaux de monde que nous croyons si souvent bien connaître mais qu'en réalité nous n'avons jamais vus comme ils nous les montrent ou que nous ne voyons plus dans ce processus d'urbanisation imposée par l'homme.

Bernard GERBOUD, mai 2012

Niklos Bascop

Diplômé de l'école Boule, Niklos poursuit une carrière d'illustrateur freelance depuis 2009. La notion d'échelle relative est un champ d'exploration immense, au sein duquel celui-ci peut confronter, réunir, diviser, exprimer d'étranges rapports de force.

Niklos Bascop



Louisa Burnett-Hall

Née en 1965 dans le sud de l'Angleterre. Diplômée d'un Masters de l'Ecole des Beaux Arts à Edimbourg, elle poursuit son métier d'artiste à Londres.

En 1990 elle quitte son pays natal pour s'installer à Paris où elle reçoit la Médaille de la Ville de Paris en 2009. Profondément inspirée par les paysages écossais marqués des traces laissées par l'homme, Louisa Burnett-Hall recherche l'histoire humaine derrière les apparences.

Partant de l'observation des strates et des sillons, elle développe dans ses toiles, une passion pour le mouvement. Puis, en 1998 à l'Aquarium de Romarantin, elle photographie des Koïs – des carpes Japonaises – nageant dans un bassin dont l'eau est troublée par le filet d'eau d'une petite fontaine. Dans ces photos, la découverte de lignes et de reflets imperceptibles à l'œil nu sont, pour elle, une véritable révélation. Depuis lors, Louisa Burnett-Hall élabore un travail sur toile, sur papier et en photographie, à partir de la rythmique dansante, plongeante conjointe et parallèle des poissons, des cascades, des rubans suspendus dans la glace, et des paysages au bord de mer. Les scènes aquatiques sont aujourd'hui sa principale source d'inspiration, susceptibles d'exprimer par son art les qualités physiques et métaphysiques de ce monde.

Ses tableaux, à la fois figuratifs et abstraits, souvent en vue plongeante, sont une combinatoire de différents éléments : fluide, liquide et animale qui établit une véritable mécanique ondulatoire. Le mouvement, les rythmes qui animent ses compositions sont une expression de la vie même. Ses œuvres sont exposés en Angleterre et en France, et sont représentées dans maintes collections privées françaises et internationales.

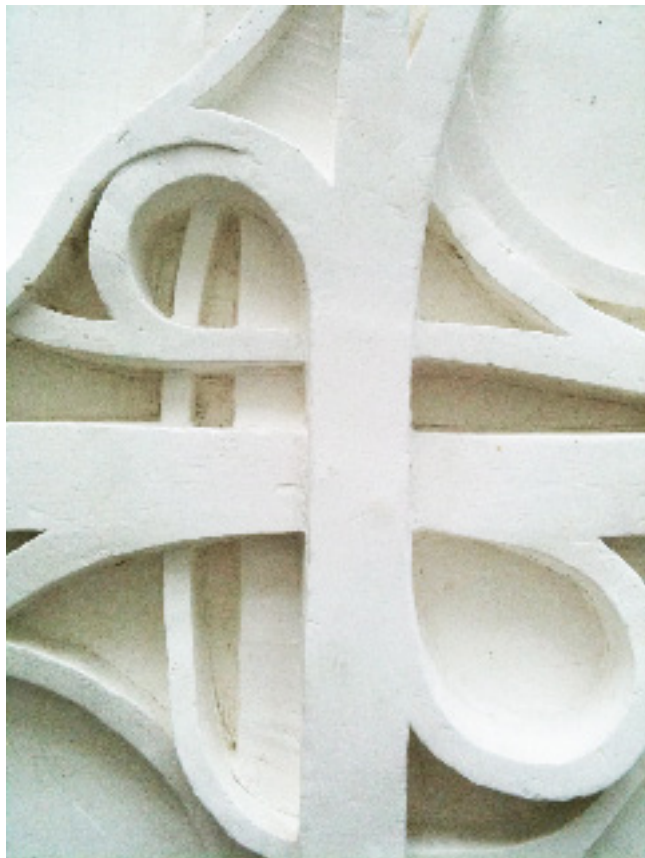
Louisa Burnett-Hall



Henri Choimet

Après ses études à l'ENSAD, il s'est laissé emporter par le bout de son crayon, ce qui lui a permis d'observer, d'analyser, de concevoir, de s'exprimer, de voyager. En troquant son crayon par un pinceau, une craie grasse, une pointe sèche il a cherché à exprimer la ville à travers ce qu'elle représente de plus symbolique: le carrefour. Que ce soit à Paris, Tokyo, Khartoum, New York, Sao Paulo ou Douala, le carrefour est un véritable «échangeur».

Henri Choimet



Dominique Dubois

C'est avec le regard singulier d'un autodidacte et de mes nombreuses années dans l'univers des studios de prises de vues que c'est mis en place mon approche d'une photographie plasticienne largement influencée par l'héritage des photographes allemands Bernd et Hilla BECHER, mais aussi par l'œuvre plus académique d'un Walker EVANS jusqu'aux clichés plus ressent de Georges ROUSSE.

C'est dans une approche esthétique « des lieux en marges » que j'oriente mon travail photographique, dans une appréhension graphique d'une mise en scène des espaces d'entre deux. Les cadrages rigoureux, les couleurs en demi-teintes, les lumières naturelles aux accents d'une peinture d'un autre temps se révèlent alors aux sujets imposés. Si une large part de l'activité photographique (publicité, presse, Internet) se « consomme » de manière boulimique et expéditive, d'autres images demande un regard plus attentif et patient.

Suggérer sans imposer, questionner sans agresser, donner à regarder plutôt qu'à voir, c'est ce que je tente dans mes représentations architecturales des lieux sous valorisés.

Volontairement déshumanisées, elles n'en sont pas moins habitées par la représentation théâtrale de nos projections émotionnelles.

Dominique Dubois



Assunta Genovesio

La vie est une énigme aussi pour un peintre. Pour percer le mystère il va chercher à posséder le langage de la forme. J'étale de la couleur sur la toile et réorganise le monde de cette manière. Le choix du motif qu'il soit modèle ou paysage répond à une exigence qui vient de l'enfance, paradis perdu durant lequel mes premières sensations fortes étaient colorées. C'est avec cette palette qu'aujourd'hui je joue. Tout l'intérêt du sujet réside dans l'énigme plastique qu'il comporte, combinaisons de formes, de lignes et de masses, qui le rend intéressant picturalement. Le jeu consiste à chercher des rapports dans l'espace, l'unité découle d'une géométrie. Pour moi la peinture est la reconstruction mentale de l'univers intérieur sous l'apparence familière de la réalité.

Assunta Genovesio



Regina Gimenez

Étoile de la scène catalane et espagnole. Sa peinture est marquée par une passion pour le paysage urbain et industriel, celui de l'entre-deux guerre comme celui des années cinquante et soixante, passion qui se tourne aujourd'hui vers l'architecture d'intérieure des années cinquante. Depuis maintenant une dizaine d'années, elle construit une œuvre d'une grande force et d'une qualité rare, tant par la technique extrêmement efficace qui est la sienne que par les thèmes qui la traversent. Afin de répondre au défi que les images posent à la peinture, à son discours et à sa réception, elle s'est engagée dans un travail qui associe à la fois une technique traditionnelle, caractérisée par de grands à-plats dans des tons sou vent clairs, ocre, beige ou gris, et des inclusions d'éléments en papier qu'elle a découpés dans des revues ou des magazines et qui figurent en général des hommes ou des femmes. Ces à-plats servent de trame à la mise en scène d'espaces singuliers, bâtiments, maisons ou fragments d'espace urbain. C'est notre perception de l'espace qu'elle interroge inlassablement et c'est cette perception qu'elle met en scène, de manière très personnelle et très contemporaine.

Regina Gimenez



Theo Gosselin

Theo gosselin 21 ans est étudiant en troisième année à l'ESAD d'Amiens (école d'art et de design).Live fast love hard.La seule exigence, le seul espoir. Vivre sans trainer, tester votre force tous les jours, une bataille avec la vie dans un tête à tête épuisant mais nécessaire pour se sentir vraiment vivant, une bataille passionnante rythmée par un amour fort, sans réserve, sans retenue, non pas pour opprimer... Mais voguer sans limiter le plaisir, pour donner, s'élever et briller. THE ADVENTURE BEGINS.

Theo Gosselin



Yougo Jeberg

Yougo Jeberg, la vingtaine, est un photographe qui nous vient de la banlieue parisienne. À travers ses voyages, il capture la jeunesse dans ses pires et dans ses meilleurs moments et nous éblouit constamment avec ses photos prises sur le vif de beautés volées, adolescents dénudés, paysages atypiques et couchers de soleil.

Yougo Jeberg



Mikaël Kerboas

Le travail de Kerboas, peintre autodidacte, une interrogation essentielle et permanente sur l'existence. Il regarde, interroge, décline, pour mieux l'approfondir, un thème ou un modèle, sans le limiter ni l'enfermer, selon une logique apparentée aux aventures du cubisme et du cinéma. Résolument contemporain, l'artiste capte le mouvement en travaillant avec une caméra numérique, composant ainsi un véritable carnet de croquis. Puis il recompose les images et se les approprie. «C'est le cerveau qui construit les images. Je me demande toujours à quoi peut bien ressembler le monde réel ? Personne n'en a la même perception, puisqu'elle ne se fait qu'en fonction de la perception de chacun. C'est assez étrange de songer à cela. En fait, je vis beaucoup plus dans la peinture que dans le monde réel. Je tente de reconstruire ce que j'ai vu, une fois que j'ai fermé les yeux ». Porté par la matière, il pose la couleur par touches, signifiant moins d'improbables lumières que célébrant la splendeur de la peinture. Celle-là même qu'il aime déceler dans les toiles de la Renaissance italienne ou flamande, mais aussi de Caravage, de Vélasquez, de Bacon ...

Dans la série, Visite au musée du Louvre, l'artiste étudie le thème du regard et du mouvement des visiteurs d'un musée autour de l'histoire immuable de la peinture. L'artiste utilise la mise en abyme dans tous les tableaux de cette série pour inviter à la réflexion sur le dialogue entre passé et présent.

Mikaël Kerboas



Juliette Lanos

L'homme est un animal social.

↳ Ce qui définit l'homme, c'est sa relation à l'autre à son environnement.

En-Cordées aborde le thème du lien, de la relation au monde, de sa mutation.

La corde qui tisse sa chrysalide pour permettre la mutation de l'homme.

Une corde qui enlace, étouffe, rapproche, relie, accueille, se noue et se dénoue.

La corde comme lien à Dieu. Une relation qui nous traverse, nous transcende.

La corde comme contact avec l'autre. Sans échange on s'assèche, on meurt.

La corde comme lien de vie. Comme le cordon qui unit la mère à son enfant. Qui irrigue, nourrit et transmet.

La corde comme un nœud. Qui serre, étouffe et tue.

La corde comme arrimage. Au passé, à l'enfance, aux lieux.

La corde comme limite. Frontière à ne pas dépasser.

La corde qui sauve. A laquelle on se suspend, au bout de laquelle on s'abandonne.

Juliette Lanos



Quentin Morain

Sculpteur vivant et travaillant à Paris. Il est membre depuis 2005 de l'Association d'Artistes. «J'ai commencé à aborder la sculpture par le modelage. Pour confectionner les armatures de mes oeuvres j'ai dû apprendre la soudure. Le métal s'est alors aussitôt imposé comme matériau en soi avec lequel je trouvais une plus grande liberté technique. Le métal qui m'intéresse est celui qui a déjà eu une vie. Je glane de ci de là un outil ancien, une faucille élimée au fond d'une grange, une boîte de clous achetée sur une brocante. Mon travail consiste à assembler ces pièces «archéologiques» et de créer une dynamique entre elles, un mouvement, une harmonie. Mes thèmes de prédilection sont l'architecture, le monde végétal et animal, notamment les oiseaux».

Quentin Morain



Julien Ravoux

Julien vient de Saint-Etienne, il mesure entre 1 et 2 mètres et réussit très bien les œufs à la coque. Il fait aussi de la vidéo avec pour terrains de jeu favoris l'architecture, la musique et le théâtre. Il est co-fondateur du collectif Le Dernier Weekend d'Août et réside à Commune image depuis 2010.

Avec alter ego, il propose d'appréhender l'architecture comme le personnage d'un film et non plus comme un sujet ou un décor. La fictionnalisation de l'espace vient prendre en charge une relecture du projet architectural pour mieux en révéler les intentions et les forces cachées. Sous l'égide de l'agence CoO Architectes, et à l'image de sa collaboration avec Albin de la Simone qui a composé la musique de ce premier essai, il ambitionne de créer une série de films où différents artistes interviendraient pour exprimer leur ressenti face à une architecture.

Julien Ravoux



Andréa Szatmary

Naissance en 1966 à Bratislava, Slovaquie, 1969 emigration à Buenos Aires, Argentine. A partir de 1993 Berlin, Allemagne et depuis de 18 années, en 2011 déménagement définitif en France, à Saint ouen. 1984-1988 Ecole nationale des Beaux Arts à Buenos Aires 1995-1998 Ecole supérieure d'arts Hochschule der Künste à Berlin. Expositions personnelles 1999 Musée national slovaque, Bratislava, Slovaquie, 2001 «Argentinier im Spiegel», Ambassade d'Argentine, 2011 Musée régional de Luckenwalde, Allemagne.

Sur mon travaille : À travers les objets je recherche le lien, la connexion avec mes origines. Mes racines diverses et éparses se retrouvent dans les choses qui m'accompagnent. Elles sont mes compagnons de voyage et plus encore les preuves de mon identité. Ce sont des objets du quotidien : un canapé rouge de Ikéa, la table que j'ai repeinte en blanc ou cette vieille chaise du marché aux puces. Ces meubles qui apportent stabilité et paix sont aussi les témoins du déracinement et du transitoire. Ils me disent tout ce que j'ai et me rappellent ce que j'ai perdu.

Mes choses se trouvent dans des espaces ambigus et des perspectives confuses. Incessants témoins de mes déménagements, elles se répètent dans chacune de mes œuvres.

Andréa Szatmary



Damien Valero

Né le 15 novembre 1965 à Paris. Après sa formation suivie à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris, Damien Valero obtient une Maîtrise d'Arts Plastiques en 1996 puis son diplôme d'Études Approfondies en Arts Plastiques et Sciences de l'Art à la Sorbonne. Il intègre en 1997 l'Atelier National de Recherche Typographique.

Damien Valero convoque le corps, la nature et l'architecture à travers des fragments réalisés avec des techniques mêlées: vidéo, volume, photographie numérique, montage sonore, installation interactive, typographie. Il organise un parcours où l'on peut tourner autour d'installations, de scènes qui évoquent des rituels sacrés reconfigurés. Le corps et la nature deviennent aussi élément d'architecture. L'artiste plonge le spectateur dans une réflexion sur l'enveloppe, ce qui nous entoure, les murs des villes, la peau des choses, l'écorce des êtres. En organisant des manques, des vides dans les représentations, il pousse le spectateur à réinventer le corps, la nature et l'architecture dont il ne reste que des fragments, des souffles, des textes, des postures, des signes organiques.

MODULOR

Conception Damien Valero

Design Son Jérôme Pognant

Montage Vidéo Jérôme Cognet

Damien Valero



Martial Verdier

Né en 1960 à Dieppe, France. Vit et travaille à Paris.

Georges Duby disait dans une interview qu'il n'écoutait plus que de la musique baroque ou contemporaine: l'entre-deux ne l'intéressait plus. Je crois que les curiosités, l'inconnu, la surprise jaillissent de la création en marche ou de la redécouverte du passé. Ne pas être dans une catégorie, mais entre deux. Explorer ce qui se passe «entre», entre photo et peinture, entre figuration et abstraction...

Le temps de pose du calotype est très long, il permet de rendre un instant de vie. La photo est l'art de l'imparfait. Si mes images évoque le passé, elles questionnent le présent, le futur et le temps qui passe.

Martial Verdier





Arty Show

ARTY
STREET
SHOW

LA GALERIE JBC1

1, RUE J-B CLÉMENT
93400 SAINT-OUEN
GARIBALDI (M) 13

CONTACT: NIKKI RACT
TEL: 06.62.46.06.41
nikki.ract@arty-show.net

TRAVERSÉE D'ART

MANIFESTATION CULTURELLE
DE LA VILLE DE SAINT-OUEN

du **9 MAI** au **13 MAI**

EXPOSITION

VENDREDI **11 MAI**

>>>>> fin **JUIN**



Arty Show

ARTY
STREET
SHOW

LA GALERIE JBC1
1, RUE J-B CLÉMENT
93400 SAINT-OUEN
GARIBALDI (M) 13

ARTISTES

- NIKLOS BASCOP
- LOUISA BURNETT-HALL
- HENRI CHOIMET
- DOMINIQUE DUBOIS
- ASSUNTA GENOVESIO
- REGINA GIMENEZ
- THEO GOSSELIN
- YUGO JEBERG
- MIKAËL KERBOAS
- JULIETTE LANOS
- QUENTIN MORAIN
- JULIEN RAVOUX
- ANDREA SZATMARY
- DAMIEN VALERO
- MARTIAL VERDIER